

108

P 414

n° 28

## Le rôle du modèle dans l'éducation

par Ch. PERELMAN

Quand l'éducateur ne se contente pas d'étayer par son seul prestige les règles qu'il recommande — que ce prestige soit insuffisant ou que le maître désire développer le sens critique de ses élèves — il se tourne normalement vers les ouvrages de philosophie morale, en espérant que les analyses qu'il y trouvera l'aideront dans sa tâche. Il remarque alors que la grande masse des traités de morale, dite rationnelle, considèrent les règles de morale comme des préceptes d'ordre technique visant au bien-être soit de l'agent soit de la société dont il fait partie.

Cette réduction de la morale à une technique ne se justifie que dans un système philosophique qui suppose hors de toute discussion, parce que déterminé d'une façon évidente et univoque, l'idéal humain ou social que l'on s'efforce de réaliser dans la pratique. Mais si l'on rejette cette hypothèse comme contraire aux enseignements de l'histoire, il n'est plus permis au moraliste de négliger cet aspect essentiel de son activité qui est la détermination préalable de l'idéal, humain ou social, que l'observation des règles devrait permettre de promouvoir. Or il n'est pas possible de concevoir et de faire comprendre, de façon quelque peu précise, ce que l'on désire réaliser et ce que l'on veut éviter sans recourir à des modèles ou des anti-modèles pour l'individu ou la société. Le rôle de ces modèles et antimodèles est capital dans l'éducation sous toutes ses formes.

Comme on s'efforce spontanément d'imiter ceux que l'on admire et de se distinguer de ceux que l'on méprise, il est essentiel d'exalter les individus ou les types d'hommes dont on voudrait voir se multiplier le nombre, et de faire connaître les êtres méprisables, en insistant sur les traits qui leur méritent ce mépris. Les modèles et antimodèles joueront le même rôle pour la formation de l'idéal social, avec cette diffé-



rence pourtant que, en matière individuelle, l'accent est mis sur le modèle, l'idéal positif, alors qu'en matière sociale c'est surtout l'antimodèle qui est agissant : il est plus facile de décrire un saint que le paradis, et de rendre haïssable l'enfer que le diable.

Les modèles sont, le plus souvent, empruntés à l'histoire, celle de son propre groupe ou du milieu de culture auquel on appartient; parfois ces modèles sont imaginaires ou légendaires, il arrive fréquemment qu'ils soient fournis par les divinités que l'on adore et que l'on propose aux croyants comme un idéal de perfection. Il arrive que l'histoire, idéalisée ou légendaire, fournisse des modèles en matière sociale; le plus souvent, pourtant, un pareil idéal relève de l'utopie ou d'une vision paradisiaque; il est plus facile, en matière sociale, d'emprunter à l'histoire des antimodèles, objets d'une légitime indignation.

Ces deux formes complémentaires d'éducation, par le modèle comme idéal et par l'antimodèle comme repoussoir, se combinent dans ces hiérarchies d'êtres dont le terme supérieur et le terme inférieur contribuent, tous deux, à la détermination des normes morales et politiques. Le point de départ de ces couples hiérarchisés se trouve dans les hiérarchies sociales dont aucune société, même la plus égalitaire, ne peut se passer. En effet, toute société admet des hiérarchies entre ses membres, d'après le prestige dont jouissent ceux qui remplissent certaines fonctions, le rôle qu'ils jouent dans leur milieu, d'après leur pouvoir, les moyens d'action dont ils disposent. Même dans les sociétés qui se croient égalitaires — parce qu'elles excluent certaines formes de hiérarchie sociale — on reconnaîtra l'existence d'inégalités naturelles, déterminées par des différences d'âge, de sexe, de force physique ou d'intelligence, par exemple; l'on ne pourrait annuler les conséquences sociales de l'une ou l'autre de ces différences qu'en confiant à certaines personnes le pouvoir de brimer leurs manifestations considérées comme antisociales. On ne pourrait combattre l'existence de certaines hiérarchies que par l'établissement d'autres hiérarchies considérées comme plus justes, plus raisonnables, plus conformes à la nature ou au bien-être social. Or, la stabilité d'un ordre social, quel qu'il soit, ne peut être assurée que si les hiérarchies de fait sont reconnues par les consciences comme conformes au droit naturel ou à la morale, à la nature ou à la raison : la hiérarchie



des personnes ou des êtres aura à être justifiée par la supériorité de leurs qualités ou de leurs actes. Il en résulte que les hiérarchies de personnes admises ou préconisées, qui ne coïncident nullement dans différentes sociétés, donnent lieu à de multiples hiérarchisations des qualités et des actes.

Voici quelques exemples de couples hiérarchisés : les hommes libres - les esclaves, les hommes - les femmes, les adultes - les enfants, les hommes - les animaux, les dieux - les hommes, les Grecs - les barbares, les chrétiens - les païens, les civilisés - les primitifs, les blancs - les noirs, les nobles - les vilains, les bourgeois - les prolétaires, les travailleurs - les parasites, etc. A partir d'un pareil couple, dont la hiérarchie est socialement reconnue, on passera à la détermination des caractères ou des comportements qui caractérisent les termes supérieurs et inférieurs du couple, pour préconiser ceux-là et condamner ceux-ci.

Cette façon de dériver d'une hiérarchie des êtres une hiérarchie des qualités et des comportements (à l'aide d'un argument que l'on pourrait appeler « argument de la double hiérarchie ») présente deux caractères dignes de remarque. D'une part, les modèles admis par une société donnée, et qui dérivent le plus souvent d'une hiérarchie socialement reconnue, caractérisent cette société, permettent de comprendre les traits particuliers de sa culture et de sa tradition morale. D'autre part, comme le passage du modèle préféré à la conduite préconisée n'est pas mécanique, il y a place, dans l'utilisation des modèles, pour une certaine liberté spirituelle qui permet l'invention en morale, et explique l'évolution du même idéal moral : en effet, la conception du modèle ne peut être figée, car elle doit pouvoir s'adapter à des circonstances changeantes. Le choix du modèle, la conception que l'on s'en fait, la manière dont on s'imagine qu'il agirait dans des circonstances particulières importent tant, parce que l'on propose ce modèle et ses actes comme un idéal à imiter.

A côté de modèles communs à tous les membres d'une société ou d'un milieu de culture, il existe des modèles propres à un petit groupe ou même à tel ou tel individu, modèles qui jouissent d'un prestige particulier dans un milieu limité, tels un maître vénéré, un père respecté, un frère aîné, un ami; parfois l'on se constitue un modèle imaginaire ou l'on attribue ce rôle à un personnage de roman. Pour connaître un homme, il est important de connaître son modèle; éduquer quelqu'un,



c'est, pour une grande part, lui donner envie de ressembler à un modèle.

Si le fait d'avoir un modèle est une source d'énergie morale, celui d'être un modèle est un facteur encore plus important pour la conduite. Noblesse oblige! Celui qui sait que son exemple sera suivi, que son prestige et le rôle qu'il joue lui permettent d'influencer les autres, leurs jugements et leurs actes — et la mode est une manifestation secondaire du même phénomène — peut difficilement échapper aux devoirs et à la circonspection que lui impose sa situation. Comme on s'efforce de lui ressembler et de l'imiter, qu'il incarne un idéal qui ne sera qu'imparfaitement réalisé, que ses vices trouveront plus d'émules que ses vertus — l'exemple de la chasteté d'Alexandre, écrit Pascal, n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants — il est tenu, à moins de déchoir, de faire honneur à l'opinion que l'on a de lui. Le lien social qui peut se former grâce au fait que certains membres d'une société constituent des modèles pour d'autres, — que ces derniers ne veulent pas démeriter aux yeux de ceux qu'ils apprécient, que les premiers savent que leurs actes se répercutent dans la conscience de ceux qui les suivent, — constitue un auxiliaire incomparable dans l'éducation morale.

Si la stabilité de l'ordre social est renforcée quand les êtres socialement supérieurs jouent le rôle de modèles et que leurs actes peuvent être imités, le fait qu'ils n'en est plus ainsi est un indice de désagrégation, de ce que l'on se trouve dans une époque prérévolutionnaire, prélude à un changement des élites. C'est pourquoi tous ceux qui s'opposent à un ordre social déterminé feront, d'une part, état de l'hypocrisie des classes dirigeantes qui ne se conforment plus à leurs vertus traditionnelles et, d'autre part, s'efforceront de mettre en avant d'autres valeurs qui justifient le choix d'autres modèles, mieux incarnés dans d'autres couches de la population. Le raisonnement ne passera plus de la personne à l'acte, du modèle aux valeurs qu'il incarne, mais de l'acte à la personne, de la valeur au modèle. C'est ainsi que le respect des modèles traditionnels caractérise les conservateurs, alors que leur critique, la présentation de nouvelles valeurs, coïncide avec une tendance vers la révolution sociale.